

Christophe Alévêque

Interview décapante autour de
Liberté, égalité, Fraternité

Actialuna

Pionnier du design éditorial
numérique en France

Librairie Capdeville

En dehors des sentiers battus,
des piles de livres

ActuaLitté #1

L'actualité des univers du livre /// Août 2010

Paris Plage : la grande affluence ?

Seulement à la bibliothèque Flammarion !



La nouvelle étude du MOTif

USA : des livres contre des burgers !

Inception : entre Platon, Dick et Cronenberg

Japon : L'iPad « c'est dégoûtant »

Et aussi...

Sorties /// Chroniques /// Interviews /// Nouveautés
Technologies /// Livres numériques

Nous y voilà. La version papier d'ActuaLitté est disponible, vous la tenez entre vos mains, ou plutôt, devant vos yeux. Depuis deux ans maintenant que le magazine existe, les chiffres parlent pour nous : plus de 18000 articles en ligne ; presque un millier de dossiers – reportages, interviews, points de vue – dont 700 chroniques de livres ; 300 000 lecteurs nous suivent chaque mois. Le projet est né comme un pari autour d'une explosion, celle d'un bouchon de champagne, un soir de fête, bercés de musique, sous l'œil implacable de Mister Bukowski – au bras d'une sombre prostituée, sur un poster.

Tout aurait pu rentrer dans l'ordre si Cécile n'était pas, déjà à cette époque, la mémoire de ces soirées bien arrosées, si elle ne s'était pas souvenue de tout cela. C'est par le jeu d'une fierté mal placée que ses amis ont relevé le défi, et que nous en sommes là. Le ciment d'ActuaLitté, contrairement à ce qu'en diront les mauvaises langues, n'est pas l'alcool, mais bien le livre. Il est le centre de nos activités depuis notre jeunesse ; nous a suivis dans nos études de lettres pour les uns ; d'histoire, de droit ou de langues pour les autres ; il continuera de l'être tant que nous aurons l'envie de lire et d'écrire. Qu'importe sa forme ou son format, qu'il contienne des images, soit fait de papier ou d'une suite de 1 et de 0, il est toujours question de livres. L'écrit, toujours, car il est la base d'une transmission, première étape avant l'appropriation. Cinquante ans plus tôt nous aurions fondé

« Essayer encore. Rater encore. Rater mieux. »

Samuel Beckett

une revue littéraire, peut-être même ouvert une petite librairie pour alimenter la convergence des idées. Hier, c'est sur Internet que s'est posé notre regard, avec la conviction que le livre y avait sa place, et qu'une bataille était en cours sur ce terrain. Demain, c'est certainement sur le papier que vous pourrez nous retrouver. Ce n'est paradoxal, pour un magazine en ligne axé sur le débat numérique, que si on voit les choses cloisonnées, enfermées dans des cages trop étroites. Et puis, Internet souffre d'une absence, celle d'une invention révolutionnaire : le sommaire ! Comment démêler les fils des 700

articles que nous publions chaque mois ? Cette version papier, c'est notre regard sur une actualité que nous avons contribué à forger, chaque mois. Et qu'importe si les premières versions papier ne sont pas parfaites, nous avons Beckett avec nous. Et quelques certitudes, au milieu des doutes. Vous saviez que l'Everest, du haut de ses 8848 mètres, n'est pas la plus grande montagne du monde ? C'est le Mauna Kea, le plus haut sommet des îles Hawaï, dont la hauteur absolue est de 10230 mètres, et prend naissance 6000 mètres sous l'océan Pacifique. Parfois, la valeur des choses que l'on fait tient moins aux hauteurs qu'on atteint qu'aux profondeurs desquelles on est parti. C'est ce que nous gardons en tête à la rédaction, les soirs de blues. C'est ce qui nous redonne l'envie d'écrire et de sourire qui font notre magazine. Voilà ce que nous voulons partager avec vous. Des sourires.



Actialuna
DESIGN ÉDITORIAL

Actialuna est une entreprise qui explore les approches éditoriales originales propres aux différents supports numériques, dans la dynamique des nouveaux comportements de lecture.

ACTIALUNA OUVRIRA LE 31 AOÛT SON BLOG LABORATOIRE SUR L'ERGONOMIE ET LES INTERFACES DE LECTURE NUMÉRIQUE. RENDEZ-VOUS SUR BLOGLAB.FR

Nous suivre...

www.actialuna.com
twitter.com/actialuna
facebook.com/actialuna

Actialuna SAS

contact@actialuna.com
[linkedin.com/actialuna](https://linkedin.com/company/actialuna)
231, rue Saint-Honoré, 75001 Paris



Actialuna

ACCUEIL BLOGLAB DESIGN ÉDITORIAL

www.bloglab.fr

P.4 Around The Word

Canada : l'iBookstore arrive enfin... Et les librairies ferment !

Angleterre : les librairies sont condamnées / USA : Le Graphite Kindle DX pour 379 \$

Amérique du sud : urgence pour des tarifs postaux / USA : des livres contre des burgers !

Japon : L'iPad « c'est dégoûtant » / Tunisie : Plan de lutte pour les écrivains

Israël : un inédit de Kafka / Angleterre : des romanciers « profondément décevants »

Singapour : un britannique en prison à cause de son livre

P. 11 France

Festival d'Angoulême : une convention à la légalité douteuse ?

L'accord d'exclusivité d'Amazon : les inquiétudes d'Antoine Gallimard

P. 14 Rencontres

Hervé Langlois : Directeur marketing @ Soleil Productions

Actialuna : une certaine vision du design éditorial numérique

eBookZ 2 : le piratage de livres en France sous surveillance

Christophe Alévêque : son coeur penche entre Royal et Sarkozy

Des libraires pas comme les autres : Capdeville (75012)

P. 26 Chroniques

Ciel Liquide, de Karim Madani / Montana 1948, de Larry Watson

Inapte à dormir seule, Anna Cabanna

Jour J t. 2 – Paris secteur soviétique / New Harlem t. 3 – Revisionnisme

P. 30 Ailleurs /// Cinéma

Entre Platon, Dick et Cronenberg, le rêve et le réel, avec Inception

ActuaLitté Papiel

Directeur de publication : Nicolas Ramirez (nr@actualitte.com)

Directeur de la rédaction : Nicolas Gary (ng@actualitte.com)

Rédacteurs : Victor de Sepausy (victordesepausy@actualitte.com),

Mario Geles (mario.g@actualitte.com), Cécile Mazin (cecilem@actualitte.com), Clément Solym (clements@actualitte.com), Adrien Aszerman (aa@actualitte.com),

Ont collaboré à ce numéro :

Bastien Morel a.k.a. bâton agile. Un des jeunes Sioux qui ira loin.

Clarisse E. Que son nom soit sanctifié.

L. B. : magicienne !

ActuaLitté.com

55/57, rue de Montreuil
75011 Paris

Vous pouvez joindre l'ensemble de la rédaction à cette adresse : contact@actualitte.com

Toutes les photographies de ce papiel sont sous license Creative Commons.

Merci à tous ceux qui nous supportent. Désolé à ceux qu'on insupporte.

Canada : l'iBookstore arrive enfin...

Avec trois gros éditeurs.



D.R. mastrobigo

Petite avancée pour les lecteurs canadiens qui jusqu'alors se rongeaient la poutine en attendant des jours meilleurs.

En effet, Apple a dévoilé la version iBookstore dédiée au Canada le jour même de la fête nationale du pays. Il y a vraiment des coïncidences qui ressemblent à des coups marketing fulgurants...

Les lecteurs pourront compter sur trois des cinq grands éditeurs qui ont déjà signé des accords avec la firme à la pomme, puisque l'on retrouvera dans le catalogue Hachette, Simon & Schuster, et HarperCollins. L'ensemble de leurs titres numériques sera disponible dans la boutique en version canadienne. Un premier

juillet qui s'est donc dédoublé pour devenir au Canada un jour de grande fête – notons que c'était le 143^e anniversaire cette année de la naissance du pays et, qu'accessoirement, c'est aussi la fête du déménagement au Québec (si, si, c'est très sérieux).

Selon toute vraisemblance, si l'application iBooks était bien disponible jusque-là sur l'iPad des acheteurs canadiens, elle était bridée par Apple (comme sa version française) aux seuls titres libres de droits. Sans accès au catalogue américain, ce qui semblait étrange.

C'est l'éditeur Simon & Schuster qui a manifestement dégainé le premier, en annonçant sa détermination à prendre davantage part au projet iBookstore et offrir aux utilisateurs de quoi alimenter leurs lectures inlassablement. Les ouvrages sont vendus entre 12 \$ et 18 \$ CA (entre 9 et 13,5 €).

B.M.

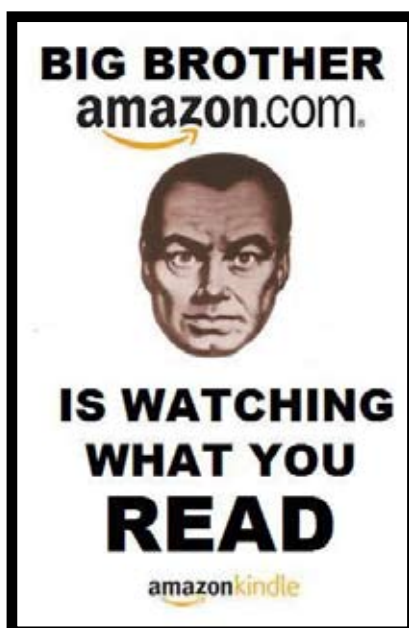
...Et les librairies ferment à cause des livres numériques !

Ou des gros commerces qui bouffent la recette.

Accuser les autres, ce n'est pas très joli. Mais quand l'une des dernières librairies indépendantes du Saskatchewan (province de l'ouest du Canada) ferme, la ville de Regina fait grise mine. L'entreprise familiale, Book & Brier Patch, effectue sa dernière année après 33 ans de bons et loyaux services.

La pression incessante des banques aura eu raison de leur établissement, de même que les grandes surfaces et les revendeurs en ligne qui ont progressivement grignoté des parts de marché.

Dans un communiqué émanant de la boutique, deux éléments sont pointés comme causes premières de cette fermeture : les livres bon marché et les remises clients qui sont effectuées par les



grandes boutiques, mais également le commerce des livres numériques qui gagnent en popularité.

Les commandes en ligne recevraient ainsi plus d'intérêt de la part du public, qui délaisse les librairies de brique et de mortier.

Depuis hier, une grande campagne de liquidation totale est en cours. Judith Silverthorne, directrice exécutive de la Guilde des écrivains de Saskatchewan se désole de cette nouvelle : « Je suis profondément, sincèrement attristée. Les conséquences seront désastreuses pour la communauté à Regina. »

Selon elle, il sera compliqué de trouver une solution de remplacement.
C.S.

Angleterre : les librairies sont condamnées

Priez pour nous !

La librairie est morte, vive la librairie ? Pas vraiment, estime Luke Johnson, ancien président de la chaîne britannique Channel 4, qui avait à l'époque tout fait pour tenter de sauver, la chaîne de librairies Borders en Angleterre.

Mais voilà, Johnson a échoué et il est désormais amer. Au point d'annoncer qu'à son avis, les revendeurs classiques sont finis. Il estime même que les grandes surfaces, pourtant données comme les prochains points de vente, réduisent déjà la voilure. En fait, l'avenir c'est Amazon et consorts.

Comme pour confirmer les dires de l'ancien président de la chaîne britannique Channel 4, le marché du livre a perdu près de 3 % en ventes au cours des 12 derniers mois. A tel point que celui qui avait cru pouvoir inverser la tendance fini par dresser ce constat : « C'est une grande tristesse que l'on ne puisse pas y parvenir. À mon avis, les magasins physiques sont condamnés. » Alors qu'en penser ? Que tout le monde va mourir ? Mike Jones, éditeur chez Simon & Schuster estime pour sa part que les petites et moyennes boutiques ne doivent pas chercher à rivaliser avec les grandes enseignes – elles devraient au contraire se consacrer à la création d'un lectorat précis et à la fabrication d'une offre qui

lui ressemble. Selon lui, les indépendants ont la possibilité d'exploiter les catalogues à leur guise et de répondre à leurs clients, parce qu'ils les connaissent.

Tout le monde ne partage donc pas le point de vue très pessimiste (ou lucide ?) de Luke Johnson.

Mais il ne faut pas se voiler la face. Quand des grosses cylindrées comme Barnes & Noble ou Waterstone's et consorts, pilotés par de plus grands groupes encore, peuvent proposer des tarifs réduits sur l'ensemble des ouvrages, on comprend toute la nécessité de la loi Lang sur le prix unique du livre en France.

Et trouver légitime l'inquiétude pour le devenir des librairies outre-Manche, sans parler de ceux, plus rares encore, qui subsistent outre-Atlantique.

C.S.

Source : [Dead Line](#)



USA : Le Graphite Kindle DX pour 379 \$

300 € pour un bout de plastique ?

Sa coque est noire, couleur graphite, son écran mesure 9,7 pouces, toujours avec de l'encre électronique, et cette nouvelle version du Kindle DX coûte 110 \$ de moins que la première du nom. Les précommandes avaient débuté une semaine avant la mise en vente effective le 7 juillet du

Graphite Kindle DX, dernier modèle en date d'Amazon.

Il dispose toujours d'une connexion sans fil, via la 3G et le réseau Sprint, et possède une mémoire de stockage de 4 Go. Son autonomie passerait d'une semaine avec la 3G branchée à 2 semaines sans la connexion.

Il dispose également d'un accéléromètre pour basculer en mode paysage et profite des dernières mises à jour logicielles récemment diffusées.

Pour le reste c'est toujours la même chose qu'un Kindle DX classique, mais vendu pour 379 \$.
C.S.



Amérique du sud : urgence pour des tarifs postaux préférentiels

En plein pendant les vacances ! Quelle idée...



L'Alliance internationale des éditeurs indépendants vient de prendre position sur un problème que rencontrent les éditeurs en Amérique latine, autour des tarifs postaux pour le livre. Dans un communiqué publié sur son site l'Alliance tire la sonnette d'alarme.

« Alertée par ses membres latino-américains de la remise en question et de la disparition progressive des tarifs postaux préférentiels pour le livre dans de nombreux pays d'Amérique latine, l'Alliance a, face à cette situation préoccupante, souhaité réagir en menant une action de plaidoyer.

Alors que les éditeurs indépendants latino-américains rencontrent des difficultés toujours plus grandes pour faire circuler leurs productions, l'existence de tarifs postaux préférentiels pour le livre représente en effet un enjeu décisif pour le maintien d'une indispensable bibliodiversité. »

Avertie en 2009, l'Alliance a donc entamé plusieurs procédures pour faire remonter un maximum d'informations. C'est ensuite le réseau hispanophone, comptant des éditeurs membres directs, ainsi que des collectifs d'éditeurs qui est à l'origine du texte.

Or, il est évident que pour favoriser la circulation des livres, les services, la question des frais postaux se pose. Mathieu Joulin, de l'Alliance nous explique cependant qu'en fonction des pays, les situations ne sont pas du tout les mêmes. *« En Uruguay, il existe une loi offrant un tarif préférentiel, mais elle n'est pas appliquée. L'envoi d'ouvrages à l'étranger devient hors*

de prix. De même, le Guatemala, lui, dispose également d'une loi, mais la remise accordée n'est pas du tout intéressante pour les éditeurs ni les libraires. » Du bon tout de même, et des pistes à suivre.

L'un des exemples positifs est celui du Chili, où l'association Editores de Chile est parvenue à ce que perdure le système des Sacs M, permettant l'envoi groupé dans une limite de 30 kg, et pour lequel un véritable tarif préférentiel existe.

Cette solution rejoint la recommandation émise par le CERALC, de parvenir à une réduction de 50 % au moins, par rapport au tarif normal pour les envois nationaux et internationaux, dans le cadre du livre, sans prendre en compte la quantité d'ouvrages envoyés.

En France, poursuit M. Joulin, il existe un tarif préférentiel pour l'étranger, mais pas en national, alors qu'un tel dispositif est prévu dans quelques pays de l'Europe. *« C'est une barrière très importante dans la diffusion du livre, et si le réseau hispanophone s'en est saisi, nous avons eu connaissance des mêmes problématiques autour de ces enjeux en Afrique. »*



Pour l'heure, l'appel a été envoyé aux membres du réseau hispanophone, mais également à Cultures France, qui n'en a pour le moment pas fait mention sur son site internet. *« Il revient maintenant aux éditeurs de faire remonter cet appel aux pouvoirs publics de leur pays, mais c'est une procédure qui prendra des mois avant que l'on ne voie quelque chose évoluer. »* Le ministère des Affaires étrangères a également été informé de cet appel, mais les vacances, que voulez-vous...

L'intégralité de l'appel se trouve sur leur [site internet](#). Si vous souhaitez signer ce texte, il est possible d'adresser un message à lhugues@alliance-editeurs.org en précisant les données suivantes : Nom, Prénom, Institution, adresse mail. C.S.

USA : des livres contre des burgers !

Aujourd'hui à Detroit. Et demain ?

La chaîne de restauration lente et gastronomique McDonald's et les bibliothèques de la ville de Detroit ont signé début juillet un accord pour alphabétiser nos chères têtes blondes. Le programme, gentiment intitulé Books & Backpacks (livres et sac à dos), a été monté par la Première Dame Yvette Bing (la femme du maire) et la bibliothèque principale de la ville.



Le principe est redoutable : contre une carte de fidélité attestant d'un emprunt de livre, tout gamin obtient un poinçon. Une fois la carte validée, il peut courir chez McDo pour obtenir un repas Happy Meal ou Mighty Kids Meal, les menus pour enfants.

La joie de lire par les hamburgers ?

Un sac à dos McDonald's ainsi qu'un bon d'achat de 20 \$ sont aussi promis à chaque jeune qui offrira un dessin à une des bibliothèques. La campagne débutera en août et s'achèvera quand ils seront tous obèses. Ah, non, c'est déjà le cas, en grande partie. Plutôt à la fin de l'année. Les résultats seront de toute manière atteints en termes de surcharge pondérale.

« Sans compétences en lecture, comment pouvez-vous aller à l'école ? », interrogeait alors la femme du maire, élu l'an passé. « La bibliothèque est un bon endroit pour découvrir d'autres enfants et apprendre. »

Le propriétaire d'un McDo de la ville estime que cet apprentissage des vertus de la lecture doit passer par une quête du plaisir. Apprendre aux enfants à prendre plaisir à lire, en leur offrant un gros burger, c'est une « win/win solution ». L'un dans l'autre, la connexion se fait comme avec un âne : si t'avances pas, le bâton ; si t'es sage, la carotte. Les vertus nutritives en moins ?
N.G.

Japon : L'iPad « c'est dégoûtant »

« On dirait de la masturbation. » (Hayao Miyazaki)

Une chose est sûre Hayao Miyazaki n'est pas un amateur de nouvelles technologies, ni même de celles qui sont déjà rentrées dans l'usage courant comme le lecteur DVD, le fax ou l'ordinateur. Ne cherchez pas, il n'en possède pas. Quant à la télévision, il ne la regarde que rarement.

Sûr, ses créations dessinées à la main ont un charme fou qui est hors de portée des créations informatiques (sans les dénigrer). Et peut-être que ce petit côté vieux jeu fait partie du charme de Miyazaki. Lors d'une interview accordée à Neppuu – l'organe officiel du studio Ghibli –, l'auteur pousse pourtant le bouchon.

Et c'est l'iPad qui en prend un coup. « Pour moi, il n'y a aucun sentiment d'admiration ou d'exaltation quel qu'il soit », balance-t-il. Et de s'interroger sur la nature des gestes des usagers sur leur iPad. Des gestes étranges qui ressemblent à des caresses...

Le maître en rajoute une petite couche, bien plus explicite : « C'est dégoûtant. Dans les trains, le nombre de personnes qui font ces gestes étranges ressemblant à de la masturbation, s'est multiplié ».



Une observation des comportements dans le train qui ne date pas d'hier, puisque Miyazaki lui-même se rappelle avoir été excédé quand les gens se sont tous mis à lire des manga dans le train et plus tard quand ils ont commencé à envoyer des messages via leurs téléphones.

La faute au trop grand nombre d'informations qui circulent dans notre société : il est facile de se perdre et de ne pas savoir ce sur quoi on doit se concentrer pour avancer dans la société. Pourtant, il encourage tout le monde à ne pas être un simple consommateur mais un créateur.

M.G.

Tunisie : Plan de lutte pour les écrivains Israël : un inédit de Kafka

C'est l'artiste, c'est le bohème, qui sans souper, rime, rêveur. Dans un coffre en Suisse. Sinon, c'est trop facile.



Secrétaire général du tout nouveau syndicat des écrivains tunisiens, Lassaâd Ben Hassine a détaillé le 20 juillet, les grandes lignes d'un programme visant à apporter un certain confort matériel et

une reconnaissance nationale. Une véritable « guerre » syndicale, annonce-t-il, en 49 points.

Prélude au plan d'attaque : « *Nous avons mis noir sur blanc nos demandes qui sont, à mon sens, très logiques pour revaloriser l'écrivain tunisien et l'aider à créer, au-delà des soucis du quotidien et des préoccupations de la vie.* »

La littérature mise au ban ?

Des problèmes aussi urgents que variés que le syndicat souhaite résoudre en six mois. La conférence a été l'occasion de critiquer le ministère de la Culture et de la Sauvegarde du patrimoine qui « *accorde plus d'importance au théâtre et au cinéma qu'à la littérature* », le ministère de l'Éducation dont une circulaire aurait « *interdit aux directeurs des établissements scolaires l'achat des livres tunisiens* », mais aussi l'Enseignement supérieur qui délaisse la production nationale au profit de la littérature orientale.

Plus que dans un plaidoyer, M. Ben Hassine a évoqué les conditions de vie désastreuses des écrivains en termes d'assurance sociale, de logement et de représentation dans les institutions du pays. « *Nous avons découvert que 95 % des écrivains tunisiens n'ont pas de maison. Ils logent soit chez de la famille soit dans des maisons louées.* »

Afin de sortir la profession du désintérêt des pouvoirs publics et donner un coup de fouet à leur diffusion, le syndicat souhaite « *lancer un journal ou une revue permettant aux écrivains tunisiens de publier leurs écrits et leurs études* ». Des formulaires ont d'ores et déjà été envoyés afin d'établir une base de données des écrivains du pays.

B.M.

Source : [Jetset Magazine](#)

L'ouverture de coffres contenant la documentation de Franz Kafka à Zurich a permis de retrouver le « *manuscrit original d'une nouvelle très célèbre* », a révélé le quotidien Haaretz. Cette redécouverte a lieu alors qu'un procès oppose les ayants droits de Max Brod, exécuteur testamentaire et ami de l'auteur pragois, aujourd'hui décédé, à l'État israélien qui réclame les documents. En effet, Max Brod qui a légué le fond à sa secrétaire, avait fui l'Europe avec la montée du nazisme. En trouvant refuge en Israël en 1939, l'état estime être le possesseur de la production écrite.

C'est dans ce contexte que la Cour en droit des familles de Tel Aviv a ordonné l'ouverture des coffres lundi 19 juillet, en même temps que d'autres coffres étaient ouverts à la banque UBS de Zurich en présence d'avocats, d'experts en manuscrits et spécialistes de la littérature allemande.



Dan Novhari, avocat de la fille de la secrétaire de Max Brod a déclaré qu'« *un commentaire sur le contenu [des boîtes] à cette heure risquait de gêner le procès en cours* ». La découverte de manuscrits originaux parmi les coffres de Tel Aviv infirme les déclarations de la seconde ayant droit, Hava Hoffe. Ces derniers mois, celle-ci déclarait ne pas posséder de manuscrits de ce genre.

Présente à la cour de Zurich, lundi, Hava Hoffe n'avait pas été autorisée à pénétrer dans la banque ou la salle de conférence où le contenu des coffres a été examiné.

B.M.

Angleterre : des romanciers « profondément décevants »

Et c'est un professeur d'Oxford qui le dit...

On leur ficherait des baffes, si l'on s'écoutait, et surtout si l'on prêtait l'oreille aux propos de Gabriel Josipovici, ancien professeur de littérature comparée à l'université d'Oxford. Pour lui, les romanciers anglais actuels sont de petites frappes, des frimeurs de bas étage, dont l'ambition dévorante sert de muse autant que leur orgueil les rend indignes des honneurs qu'ils reçoivent.

Fiers comme des poux...

Et de citer des Salman Rushdie, Ian McEwan ou encore Julian Barnes, portés aux nues par « un public mal instruit, alimenté par les médias ». Un point de vue que partagent de plus en plus d'universitaires – lesquels sont des frustrés, c'est notoire, de ne pas écrire de romans...

« Nous sommes dans une période de grande jachère », ajoute Gabriel, qui définit le roman anglais moderne comme « profondément décevant, un parent pauvre de ses ancêtres d'avant-garde moderniste ». Tout cela parce que le cynisme a fini par occuper l'ensemble du paysage



littéraire, découlant de l'ironie fine et maîtrisée, si plaisante au goût anglais et si typique par ailleurs. Et regardez-les se pavaner, comme des écoliers gratifiés d'un bon point.

« Ces défauts sont généralement moins évidents chez les Irlandais ou les Américains, voire dans les écrits de l'Europe continentale », ajoute-t-il. Bon, sans balancer une liste trop longue, Beigbeder, Nabe ou Foenkinos ne sont pas des modèles d'humilité... Mais l'Europe ne s'arrête

évidemment pas à la France.

Presque des hooligans

Notre universitaire travaille de toute manière à un ouvrage, interrogeant notre modernité, pour tenter de comprendre ce qui lui est arrivé. Des romans qui manquent d'une vision plus large et n'ont qu'un « horizon limité », tout cela n'est pas terrible. Et surtout pas assez travaillé.

Philippe Roth trouverait grâce à ses yeux : ses oeuvres peuvent être drôles, mais seulement parce qu'elles répondent aux exigences d'un journaliste. Dans l'ensemble, la production reste le fait de personnages arrogants et autosatisfaits. Et qui sont pour beaucoup publiés par Random House.

Contacté par le Guardian, l'éditeur assure qu'il n'est pas du tout d'accord avec l'universitaire, et les auteurs ne sont pas disposés à faire de commentaires... C.S.

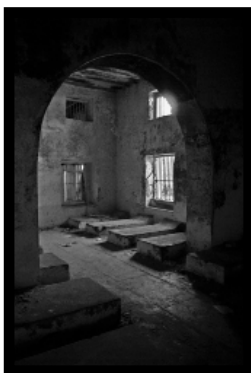
« Vous avez de la chance dans le cinéma, les producteurs vous enflent que depuis les frères Lumières. Dans l'édition, c'est depuis Gutenberg qu'on se fait avoir ! »

Anonyme

Singapour : un britannique en prison à cause de son livre

Personne ne lui a dit : *Midnight Express* est sorti il y a plus de 30 ans.

Depuis la mi-juillet, Alan Shadrake s'est fait passer les menottes aux poignets par les autorités de Singapour. Mais après tout, venir dans le pays pour la promotion d'un livre qui met en cause l'impartialité de la justice locale et son recours systématisé à la peine de mort (par pendaison), pour juguler la criminalité, était un brin provocateur.



plaider sa cause. Quelle largesse !

Le livre, *Once a Jolly Hangman: Singapore Justice in the Dock*, raconte comment les juges du pays ont la fâcheuse tendance à user pour un oui ou un non, de la peine de mort, appliquée pour des délits pas toujours à la hauteur du verdict.

Accusé d'outrage au tribunal, il risque tout de même deux années de prison ferme. Enfin. Risquait. « *Je ne vais pas ramper devant eux* », a lâché l'auteur au sortir de son audition, alors que le procès vient finalement d'être ajourné. « *Je vais poursuivre ce combat* », ajoute-t-il à la BBC, alors que pèse également une plainte pour diffamation sur les épaules du ressortissant britannique, âgé de 75 ans.

La police locale avait confirmé le 20 juillet son arrestation, sans aucun remords : « *Alan Shadrake a également reçu une convocation formulée par le procureur général, visant à obtenir un mandat d'incarcération pour outrage au tribunal.* »

Selon l'AFP, qui dévoile le report du procès, l'accusé s'est présenté devant une salle comble. Il a obtenu deux semaines pour se préparer à

Alan Shadrake n'est d'ailleurs pas complètement inconscient. Avant son départ, il avait déclaré en conférence de presse qu'il s'attendait à quelques ennuis en se rendant à Singapour. Son ouvrage contient en effet un entretien avec un ancien bourreau, mais n'a pas en soi été interdit à la vente par les autorités.
C.S.

-----INTERLUDE : DÉBUT-----

Extraits : Le dictionnaire des injures littéraires (L'Éditeur)

Ta gueule Bukowski !

Cet été ActualLitté.com vous propose en avant-première des extraits du *Dictionnaire des injures littéraires* de Pierre Chalmin à paraître chez L'Éditeur en septembre. Ce petit bijou recense les injures adressées aux plus grands noms de la littérature...

ARAGON (Louis)
(1897-1982)
écrivain français

Louis Aragon : l'oeil de Moscou, le con d'Irène, les yeux d'Elsa, les couilles des autres.

José Artur
Pensées

À quoi bon lire un Péguy sans la foi, un Barrès sans terre ni mort, un Hugo qui bégaye ?

Rémi Soulié
Le Vrai-Mentir d'Aragon

>>>

GOETHE (Johann Wolfgang von)
(1749-1832)
écrivain allemand

Tout est saucisse en Allemagne ; la phrase allemande est une saucisse, l'Allemagne politique est une saucisse, Goethe, saucisse.

GIDE (André)
(1869-1951)
écrivain français

Gide – sa gloire est d'avoir rendu ou re-rendu l'enculage licite dans les meilleures familles – (de la néosocratie) ... Gide a droit à toute la reconnaissance des jeunes bourgeois et ouvriers que l'anus tracasse... oh ! tu vois maman Gide notre plus grand écrivain français trouve que se faire enculer est parfaitement légitime, louable, artistique, convenable... Très bien mon fils, je t'en bénis, répond la mère qui au fond ne demande

pas mieux – Tous les homosexuels sont d'admirables fils. Je n'ai rien contre les enculés croyez-le... mais en fait de création littéraire de Gide je n'en perçois pas l'atome.

Louis-Ferdinand Céline
Lettre à Milton Hindus, 11 juin 1947

SAND (Aurore Dupin, baronne Dudevant, dite George)
(1804-1876)
écrivain français

Le difficile avec George Sand, c'est qu'on ne sait jamais prendre cet auteur au sérieux. Comme femme, elle inspire le dégoût, comme homme il donne l'envie de rire.

Gustave Flaubert
Les Gloires du romantisme, in *Le Second Volume de Bouvard et Pécuchet*

George Sand, la vache bretonne de la littérature.

Jules Renard
Journal, 23 février 1891

----- INTERLUDE : À SUIVRE -----

Festival d'Angoulême : une convention à la légalité douteuse ?

Ou qui dérange du monde, en tout cas.



Dans une lettre rédigée le 1^{er} juillet et adressée au maire d'Angoulême, le commissaire général du salon du livre et patron de l'agence Tome 2, Bertrand Morisset, remet en cause la convention qui doit être signée entre Neuvième Art + et les collectivités locales, concernant le Festival d'Angoulême.

Elle permettra à Angoulême et aux collectivités locales de ver-

ser directement leurs subventions à Neuvième Art + (la société qui organise le festival). Ces subventions d'un peu plus d'un million d'euros en tout comptent pour environ un tiers du budget. Bertrand Morisset estime que la ville aurait dû organiser un appel d'offres pour

l'attribution d'un marché public avant d'envisager de signer cette convention.

Morisset s'interroge sur la légalité de la convention

Bertrand Morissent considère en effet que cette façon de faire n'est pas légale et demande à Philippe Lavaud, le maire d'Angoulême « *de bien vouloir [le] tenir informé de votre intention, ou non, d'enclencher un appel d'offres pour la réalisation de ce festival afin qu'une concurrence saine et souvent émulative puisse s'opérer* ».

Dans sa lettre, dévoilée par Sud Ouest, il poursuit : « *Que les choses soient claires, je n'ai aucun problème avec la société de Franck Bondoux qui fait vraiment très bien son boulot. Je n'ai rien contre le fait qu'il signe. Mais dans des conditions qui* >>>

respectent la légalité... Sans appel d'offres, les élus se privent d'éléments de comparaison. Pourquoi la centaine de sociétés capables en France d'organiser cet événement ne pourrait pas concourir ? Qui dit que d'autres n'auront pas de meilleures idées à des prix plus intéressants ? ». Il précise toutefois que si la convention est attaquant, ce n'est pas dans ses intentions de le faire, ni même de se porter candidat à l'organisation du festival.

Le cas particulier du Festival d'Angoulême

Seulement voilà, après avoir pris connaissance du courrier le maire a coupé court à toute remarque dans un communiqué dont fait état Livres Hebdo : « Pour l'organisation du festival, cette association [FIBD] a

ternational de la Bande Dessinée d'Angoulême se fait bien en respect des règles publiques ».

Le délégué général de Neuvième Art +, Frank Bondoux a lui aussi très vite réagi. « Cette lettre est de nature à jeter le trouble. J'y vois une tentative de déstabilisation du leadership d'Angoulême », a-t-il expliqué à Sud Ouest, ajoutant : « J'ai du mal à saisir quel est l'intérêt de Bertrand Morisset dans cette affaire, puisqu'il ne représente que lui, pas la profession. Je rappellerai qu'avec Paris BD et La fête de la BD, il a déjà tenté de proposer des alternatives à Angoulême ».

Une attaque « bizarre »...

Revenant sur la question de la légalité de la procédure, il indique : « Que les choses soient claires, il n'y a pas besoin de passer par la procédure d'appels d'offres car le Festival n'appartient pas à une institution. Ce n'est pas la Ville qui est organisatrice. Nous avons un contrat de concession, signé pour dix ans avec l'association du Festival de la BD, pour l'organisation du FIBD.

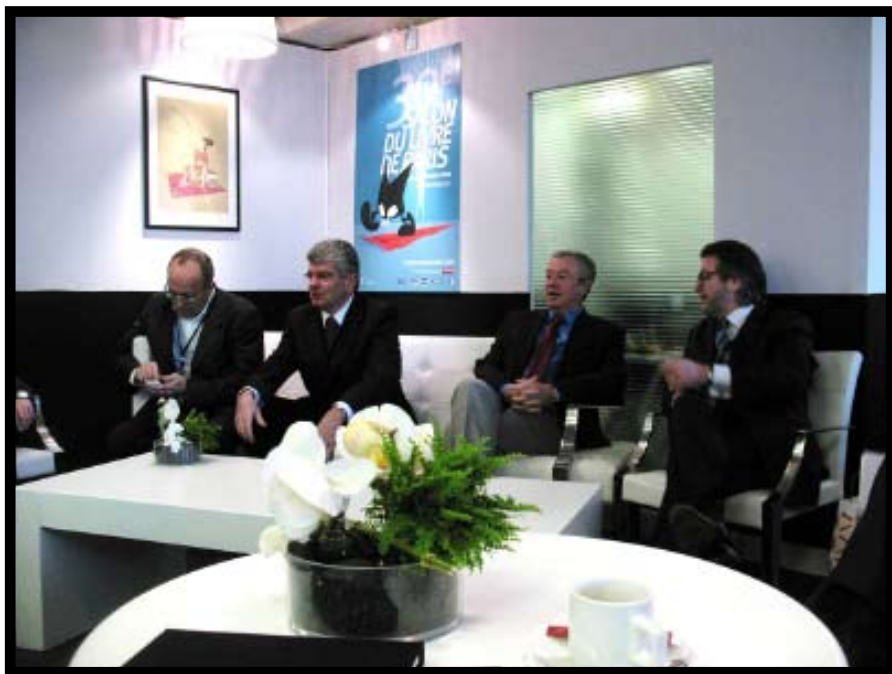
Ensuite, la question est de savoir si les puissances publiques ont envie de financer ou non le Festival... C'est tout ! Je ne comprends pas que l'on fasse ce procès d'intention à Angoulême, alors que les Francfolies à La Rochelle, le Printemps de Bourges ou le Main Square à Arras fonctionnent de cette manière. Cette histoire d'appel d'offres n'a vraiment aucun sens ».

...Mais des questions de financements qui ne le sont pas moins

conclu en 2007 une concession d'exploitation avec la SARL Neuvième Art+ pour une durée de dix ans, sachant qu'une convention triennale régit les relations avec la Ville et le FIBD et permet tous les trois ans de poursuivre, et si nécessaire, de préciser le cadre de leur coopération. Il n'est pas nécessaire de passer par la procédure d'appel d'offres car le Festival n'appartient pas à une institution. La Ville soutient le Festival, mais elle n'en est pas l'organisatrice de la même manière que les Francfolies à La Rochelle, le Printemps de Bourges ou le Main Square à Arras qui fonctionnent sur un mode similaire. Le financement du Festival In-

Or, le problème soulevé par Bertrand Morisset est bien celui des subventions que le Festival perçoit, de qui elles proviennent, et comment elles permettent la réalisation du Salon de la BD. Contrairement au Salon du livre de Paris, qui lui ne perçoit rien de personne, et assure seul son propre financement.

De la sorte, on peut considérer que le jeu des équilibres entre les deux grandes manifestations est forcément biaisé. « La pérennité du Festival ne me semble pas compromise. Il y a eu un certain nombre de difficultés » mais désormais « on va pouvoir travailler main-



B.Morisset, S. Eyrolles, A. Gallimard, D. Compain, durant le Salon du livre de Paris 2010

tenant de manière tranquille », avait d'ailleurs assuré le ministre de la Culture, de passage au FIBD.

L'an passé, la Chambre de Commerce et d'Industrie avait d'ailleurs mis la main à la poche, après que la municipalité d'Angoulême avait décidé de baisser les crédits alloués à la manifestation. Ce sont 30.000 € que la CCI avait alors versés au Festival pour lui assurer une saine édition 2010.

La polémique avait éclaté en novembre 2009 concernant les fonds qui seraient nécessaires pour le bon déroulement de la manifestation. Et l'intervention de la CCI dans cette histoire avait ensuite fait boule de neige, puisque la Communauté d'agglomération du Grand Angoulême avait elle aussi craché 15.000 € au bassin-net, qui s'ajoutaient à la somme de 40.000 €, deux fois

versée, venant du ministère de la Culture et du Haut Commissariat à la jeunesse et aux solidarités actives.

Tout un jeu de financements par le biais de l'argent public qui ne semblent pas du goût de M. Reed Expo...

Une histoire qui n'aurait pas lieu d'être ?

Contactée par ActualLitté, Marie-Noëlle Bas, de la Coordination Programmation & Partenariats Média pour le FIBD, n'a pas souhaité commenter plus avant. Pour eux, cette histoire n'a simplement « *pas lieu d'être* » et il n'est pas question de polémiquer plus. Elle précise toutefois « *on n'a pas compris cette attaque. C'est bizarre* ».

M.G. et N.G.

Antoine Gallimard inquiet de l'accord d'exclusivité d'Amazon

Inquiétude qui ne semble pas contagieuse. Pour le moment...

Depuis la semaine dernière, l'éditeur Random House a plissé les yeux méchamment, serré les dents, et retroussé les babines. C'est que l'agence littéraire Wylie vient de lui jouer un tour pendable. Cette dernière a négocié la vente exclusive durant deux ans de 20 titres en format numérique chez Amazon, d'auteurs tels que Salman Rushdie, Philip Roth ou encore Orhan Pamuk. (tous les détails)

Une situation bonne pour les auteurs, mais à moitié, voire pas du tout, réagissait l'Authors Guild, pour qui un conflit d'intérêt évident se dresse. « *Une agence qui entreprend de devenir une maison d'édition, c'est étrange, peu importe sous quel angle vous le prenez* », ajoutait l'association qui regroupe près de 8000 auteurs professionnels.

Si l'affaire n'a toujours pas suscité de réactions chez les auteurs concernés, pas plus que chez Amazon, Antoine



Le Kindle star, tablette star d'Amazon

Gallimard, président récemment nommé du Syndicat national de l'édition ne cache pas son inquiétude. Si cette situation n'a pas encore été évoquée par le SNE, le président redoute tout particulièrement avec de tels accords « *un risque de renforcement de la position dominante d'Amazon* ».

Et plus particulièrement dans le secteur de l'ebook où le marchand de Seattle a déjà établi sa politique tarifaire contre l'avis de tous, de manière à faire du livre numérique le meilleur de ses produits d'appel. Un monopole de ce type se ferait nécessairement « *au préjudice d'autres sociétés et surtout au préjudice d'auteurs qui n'auront pas accès à Amazon* », es-

time le président du SNE.

Affaire à suivre, nul doute que dans tous les cas, Random House n'en restera pas là...

N.G.

RENCONTRE

Interview de Hervé Langlois autour de la BD numérique.

Directeur marketing chez Soleil Productions, évidemment.

Quelle est la tarification moyenne des BD proposées par Soleil, dans leur version numérique ?



Depuis 2 ans, nous vendons les BD numériques des auteurs qui le souhaitent, sur navigateurs Internet et téléphones mobiles, grâce à nos partenaires (Lekiosque.fr, Relay, DiGiBiDi, Ave!Comics et Mobilire). Le prix de 4,99 € pour un album complet nous avait alors été conseillé.

En passant sur mobile, nous avons ressenti le besoin d'adapter nos contenus au temps de lecture des usagers, plus court en raison d'une utilisation dans les transports en commun. Nous avons alors décidé de découper les albums en 4 épisodes à 1,59 € (Apple) ou 6 épisodes à 1 € (Bouygues par exemple).

Le découpage pour mobile convient surtout à des bandes dessinées humoristiques grand public déjà découpées en gags comme *Les Blondes* qui est d'ailleurs à ce jour la meilleure vente de BD numérique mobile ! Avec un support aussi répandu que le téléphone mobile et un prix d'appel très attractif, nous faisons un recrutement efficace sur un vaste et nouveau public ; les qualités addictives de la BD font le reste.

Aujourd'hui, nous entrons sur le marché de l'iPad avec des albums numériques spécialement développés et un prix de 6,99 €. Ce prix sera sûrement amené à bouger en fonction de la pagination et des fonctionnalités des applications mises en vente. De même, nous ne nous interdisons pas d'envisager des opérations ponctuelles de «baisse de prix» de façon à favoriser la découverte de nos BD, comme nous le faisons également en librairie.

« Une BD, numérique ou non, a une valeur, un coût et un prix. »

Comment détermine-t-on le prix d'un de ces ouvrages ?

Toutes les études montrent que pour le public, la dématérialisation des contenus culturels entre pour 50 % dans le prix de vente. Nos BD sont vendues autour de 13 € en librairie. Ensuite, il faut ajuster le prix en fonction des grilles tarifaires des opérateurs. Chez Apple par exemple, 6,50 € n'existe pas. Nous avons donc choisi 6,99 €.

Pourquoi ne pas adopter une politique tarifaire plus basse les concernant ?

Bien qu'excessivement médiatisée, l'édition numérique est un marché en construction. Pour poursuivre dans l'analogie aux BTP, je dirais même que nous n'en sommes qu'aux fondations... Et à ce stade-là, ce qui est important, c'est de mettre en place de sérieuses bases pour développer un modèle économique viable dans le futur. La première de ces bases est d'affirmer haut et fort qu'une BD a une valeur, un coût et un prix.

Ça paraît évident en librairie et pourtant ça ne l'est pas du tout lorsque l'on passe au numérique en raison des habitudes de gratuité des contenus légaux ou illégaux, mais tolérés, qui se sont développées en même temps que l'Internet.

Comment faire face à l'optique contemporaine du tout gratuit qu'Internet a instauré ?

Je crois qu'il faut responsabiliser tous les intervenants du marché. Les éditeurs doivent travailler à la mise en place d'offres légales sérieuses. Les auteurs doivent accompagner les bonnes volontés qui vont dans ce sens.



Les librairies et les critiques doivent trouver leurs places car la prescription sera essentielle pour permettre l'émergence de nouveaux auteurs et de nouvelles créations dans ces petites lucarnes que constituent nos écrans.

Les autorités doivent encadrer et sécuriser le développement de l'activité économique en n'ayant plus peur d'affirmer que pirater, c'est voler même si ce n'est pas très populaire de le dire et de sanctionner.

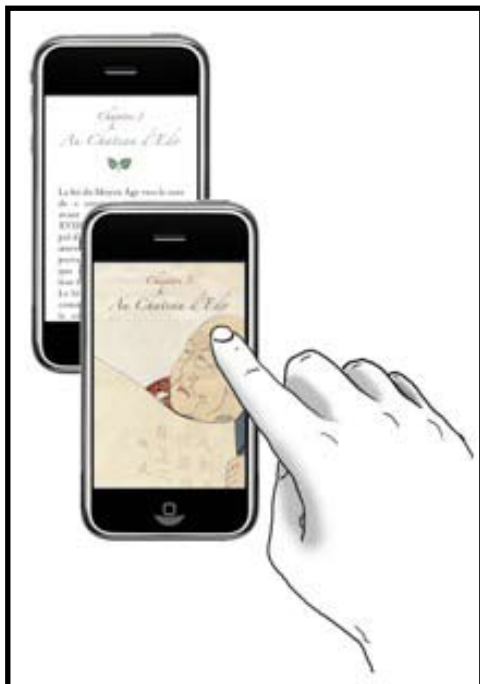
Les fabricants de matériel et les opérateurs de télécommunication doivent commencer à respecter les œuvres culturelles en arrêtant de s'en servir pour le simple remplissage des tuyaux dont la mise en place constituait jusque-là leur principal objectif. Ils ne peuvent pas non plus se substituer au législateur et jouer au censeur omnipotent comme les grandes firmes internationales ont commencé à le faire.

Enfin, celui sans qui rien ne sera possible : le consommateur final doit comprendre que s'il veut pouvoir continuer à lire des super bouquins, écouter de la bonne musique et voir de bons films, il doit, à un moment donné, payer le juste prix !

N.G.

Actialuna : une certaine vision du design éditorial numérique

L'édition est un artisanat qui se rêve industrie ; le numérique, l'inverse.



Actialuna est une maison d'édition originale qui a vu le jour en janvier 2010, et se place en exploratrice, cherchant « approches éditoriales originales propres aux différents supports numériques, dans la dynamique des nouveaux comportements de lecture ». L'occasion d'aborder plusieurs questions esthétiques avec elle...

Actualité : Actialuna se présente comme une société de design éditorial. Que pensez-vous à ce titre de l'interface du logiciel iBooks, d'un point de vue esthétique, de ces éternels six coins de pages de chaque côté ?

Actialuna : Je voudrais commencer par une remarque préliminaire. L'ordinateur, qui est un petit meuble, s'est démocratisé avec le couple clavier/souris. L'attitude adoptée est alors de s'installer devant pour interagir avec lui. L'ordinateur portable a changé ce rapport, mais le besoin de « s'installer devant » persiste. Alors que l'attitude face à un livre est de le prendre avec soi, pour l'emmener et l'utiliser dans des positions et des contextes très variés.

Le téléphone portable semble pouvoir le permettre lui aussi, mais son petit écran n'offre toutefois pas la possibilité d'afficher des compositions de page complexes, par exemple deux colonnes de texte. Les tablettes de lecture et maintenant l'iPad représentent donc un nouveau stade. En abandonnant les périphériques de saisie (clavier, souris, etc.) et en étant suffisamment compacts, ils offrent un nouveau type d'interaction – le rapport compacité, poids, puissance, autonomie est devenu acceptable. Ce nouveau support va permettre de reprendre toutes les expérimentations précédentes en terme de création de savoir explorées avec le CDRom, avec Internet, etc. Comme tous les nouveaux supports, on ne sait pas trop comment l'aborder, et on va chercher des références dans ce qui précède.

Pour répondre à votre question, le livre numérique commence par la force des choses par ressembler au livre papier. C'est fréquent dans l'histoire de l'art. Le cinéma par exemple a cherché ses codes dans le théâtre.

À l'instar des peintres qui se sont détournés du réalisme à l'arrivée de la photographie, il faut néanmoins chercher des références sans les subir. Voilà tout le défi du livre électronique vis-à-vis de son pendant papier.

Au début des interfaces graphiques (le Lisa, le Macintosh, Windows 1), une artiste très importante du nom de Susan Kare a contribué à rendre l'espace de travail (le bureau de l'ordinateur) compréhensible. Elle a en effet designé toutes les icônes du Macintosh, puis de Windows. Son travail est absolument remarquable, simplement parce qu'il se situe dans la métaphore : une « corbeille » pour « effacer » un document nous semble désormais naturel.

Aujourd'hui, les possibilités graphiques et techniques sont telles que l'on tombe facilement dans l'excès d'effets. Les derniers choix d'Apple pour l'iPad sont en ce sens discutables. Dans ses GUI (Guideline User Interface), Apple conseille en effet de simuler des objets du quotidien. Le logiciel de notes ressemble dès lors à un carnet de notes américain, et iBooks ressemble à un livre dont on tourne les pages. Mais métaphore et simulation réaliste sont deux concepts très différents : l'un fait recours au sens, tandis que l'autre fait recours au leurre.

ActuaLitté : Je vous ai déjà entendu dire que copier ou tenter d'imiter le papier ne donnait rien d'intéressant. Pourriez-vous développer cette idée ?

Actialuna : En effet, et cela me permet de continuer mon propos.

L'appropriation se passe quand on peut projeter son univers intérieur, et non pas lorsque l'on subit l'interprétation d'un autre. Évoquer le papier peut être une bonne idée, mais le simuler beaucoup moins. Que faire, dès lors que la simulation ne semble plus une si bonne idée ?



Actialuna intervient régulièrement dans les médias comme spécialiste des questions numériques sur le marché de l'édition : en mars 2010 au journal télévisé de TF1 et dans Métro. Au centre, leur logo.



On peut voir, dans la presse ou chez des éditeurs axés numérique, un début de réflexion intéressante sur l'utilisation de la verticalité et de l'horizontalité avec une surface tactile. Un livre papier est en effet un objet en volume : son unique axe de progression est la profondeur. On suit avec l'auteur une intention, une démarche, un raisonnement ou le fil d'une histoire. Mais une surface tactile est fondamentalement différente. En perdant cette dimension de profondeur vis-à-vis du livre papier, la surface tactile peut en revanche utiliser à son avantage deux autres dimensions : l'évolution verticale aussi bien qu'horizontale au sein du texte, grâce au toucher du doigt.

Ce qui a une conséquence directe : une page peut devenir une entité signifiante. Par exemple, un article d'une revue peut se lire verticalement, tandis que le passage à l'article suivant s'effectue par un glissement horizontal. Et en littérature, cela peut devenir un choix éditorial ou un exercice de style de la part de l'auteur, de mettre un terme à sa page à un endroit plutôt qu'à un autre. Et ainsi donner du sens, travailler le rythme de lecture d'une

nouvelle façon en choisissant la longueur de ses pages. Les possibilités sont tellement vastes que les usages des auteurs comme des lecteurs vont évoluer progressivement. Nous sommes toujours leurrés par les micro-mises à jour rapides du monde technologique. Mais les usages sont toujours plus lents à changer. Pour trouver les nouvelles façons d'interagir avec du contenu textuel, il faut aussi bien de l'expérimentation et de la créativité que de la recherche scientifique, qui examine et valide l'ensemble de ces expérimentations. L'un de ces enjeux serait notamment le feuilletage et la mémorisation de la géographie d'un livre, donc la façon de se repérer au sein d'un texte. Il y a encore beaucoup de travail dans ce domaine.

ActuaLitté : Que vous inspire le formatage auquel on peut assister quand on lit un livre numérisé sur n'importe quel logiciel ? Comment aborder l'idée de livres qui se ressemblent finalement tous ?

Actialuna : Quand le Macintosh est arrivé les typographes l'ont souvent méprisé, car les finesses qu'un compositeur pouvait obtenir étaient sans commune mesure avec ce qu'une « vulgaire » machine pouvait faire. Une concurrence déloyale, une uniformisation se faisait jour au nom de l'économie de temps et d'argent. Aujourd'hui, la typographie n'est toujours pas en mesure de produire les mêmes résultats que le plomb, mais elle fait d'autres choses. Il y a d'abord une démocratisation de l'acte d'« imprimer ». Sur le plan artistique, on commence également à voir des raffinements en terme d'espaces, de variations de caractères totalement inédits et impossibles à faire en plomb... Des caractères conditionnels qui se modifient selon le contexte.

Le livre change de nature en se dématérialisant. L'erreur serait de considérer qu'un livre imprimé est la même chose qu'un livre électronique. Sa nature profonde change.

L'édition n'est pas une industrie dès lors que, contrairement à la production d'une barre d'acier, il existe un grain de sable qui s'appelle l'artiste ou l'auteur, dont les exigences vont demander à l'éditeur une adaptation permanente. L'édition est un artisanat qui se rêve industrie. Pour l'édition numérique, c'est l'inverse : ce sont des algorithmes, du code... bref, une force de frappe industrielle au sein de laquelle il faut réintroduire ce travail artisanal.

C'est l'essence même de l'existence de Actialuna.

Le mot « hacker » a été détourné de son sens initial : il désigne originellement des « bidouilleurs » qui maîtrisent si bien l'outil informatique qu'ils sont en mesure de le soumettre à leur volonté humaine. D'une certaine façon, et sans nous revendiquer hackers, nous cherchons pareillement à plier le livre numérique et son formatage – implicitement critiqué dans votre question – à des exigences artistiques, et donc humaines.

ActuaLitté : « J'ai grandi en lisant des livres, pas des textes ». Que pensez-vous de cette formule de Verlyn Klinkenborg ?

Actialuna : Il y a une chose intéressante à noter : la bascule qui s'opère en ce moment dans la classification des livres. On ajoute à l'ISBN un ISTC (International Standard Text Code), ou pour être exact l'ISBN devient un numéro périphérique à l'ISTC. Une œuvre (un texte) est identifiée et le livre devient une instance de cette œuvre. C'est donc bien la notion de texte qui devient centrale en ce moment.

La notion de livre, quant à elle, pose d'emblée un problème puisqu'elle recouvre de nombreuses réalités.

Tout d'abord, l'essence même de l'écriture d'un livre est l'idée d'achèvement. La démarche intellectuelle de l'auteur implique un point final. Ce qui s'oppose à la notion de site, ou à presque toute entité numérique qui se met à jour de façon significative et régulière. Alors qu'il faut terminer un livre pour le publier, le livre électronique va dès lors évoluer vers un objet collaboratif où cette notion d'achèvement sera beaucoup plus floue. Le livre tel qu'on le conçoit aujourd'hui deviendra un choix artistique fort parmi d'autres voies possibles.

Il y a ensuite la notion de livre-objet, imprimé sur de beaux papiers, relié, etc. Qu'il s'agisse de bibliophilie ou simplement d'un ouvrage soigné, si cet objet a du sens artistiquement parlant il sera très difficilement concurrencé par le livre électronique.

Quant à l'aspect sentimental du livre, il est aussi réel que subjectif. Contrairement à une idée reçue, les appareils électroniques peuvent bénéficier d'une révérence similaire. Il n'y a qu'à voir le phénomène que représente le retrogaming, avec ces nombreux passionnés collectionnant les anciennes consoles et les cartouches de jeu. Si l'on parle de l'évolution de l'objet c'est évidemment très discutable : un Gallimard NRF des années 50 est par bien des aspects un objet plus soigné que ce qui se fait aujourd'hui. Toujours est-il que le papier possède de vrais avantages en terme de toucher ; on peut le plier, il mémorise une

histoire, et il peut s'annoter.

Mais l'annotation (ou plutôt la facilité d'annotation) est là aussi clairement un enjeu technologique. S'il n'est plus question de marquer le papier, il y a des solutions très différentes à imaginer avec l'arrivée du réseau social

dans le marquage, la citation, la référence, le marque-page (voire le marque mot), le surlignement, etc. Bref, la réintroduction d'un monde analogique dans un monde digital est une question centrale qui fait aujourd'hui défaut à l'édition électronique, et plus généralement à l'univers numérique.

Une fois encore, il faut réintroduire de l'artisanat dans l'industrie numérique. Il faut réintroduire de l'imperfection, du détail, du raffinement, de la personnalité, de

l'unicité. Actialuna est clairement sur cet axe, l'axe du « beau » livre numérique, travaillé, soigné en particulier sur les interfaces.



ActualLitté : Antoine Gallimard estime que la numérisation risque de dévaloriser le contenu (en savoir plus). Comment abordez-vous cette problématique ?

Actialuna : Ce n'est pas faux, on l'a déjà vu avec le monde du graphisme. En démocratisant la pratique du graphisme, l'informatique l'a appauvri, ou plutôt – et la nuance est intéressante – les bons graphistes ont été noyés dans un océan de graphistes moyens qui sont arrivés sur le marché en souffrant d'un manque de transmission de savoirs, et en ignorant un peu le monde qui les précédait.

L'acte éditorial va lui aussi se démocratiser avec le numérique, et les éditeurs déjà un peu noyés dans une surproduction vont eux-mêmes se retrouver noyés dans la masse de textes circulant sur Internet. Bref, un seul mot d'ordre : qualité, qualité, qualité ! Pas de concessions, il faut de la qualité ! C'est le rôle et le devenir des éditeurs, leur « label » même, et seuls ceux qui pousseront leur engagement en ce sens pourront émerger.

On peut aussi prendre le problème sous un autre angle. Si faire un livre devient un choix artistique fort, beaucoup d'auteurs risquent de se tourner vers d'autres formes de production littéraire. La littérature va prendre des formes variées et inattendues, et « faire un livre » va dès lors rentrer en concurrence avec « faire autre chose qu'un livre ».

Puisque contenu et contenant se séparent dans le numérique, le contenu pourra ainsi se retrouver là où on ne l'attendait pas, à des endroits insolites et sous des formes totalement improbables. Le papier électronique est très loin d'avoir montré tout son potentiel, mais il pourra bientôt se mouler sur des objets, et dès lors que l'on sera capable de publier de façon interactive, des « mots » seront capables de s'afficher et d'évoluer sur une tasse, un mur, aussi bien que sur une carrosserie de voiture. Laissant ainsi place à une large créativité en terme d'art et d'architecture.

Et puis une dernière chose... il y a des époques. L'Europe ne vit-elle pas quelque peu dans une nostalgie de ce qu'elle était dans la première moitié du XXe siècle, sur le plan artistique et littéraire ? Cet engouement créa-

tif propre à faire bouger les choses, à changer le monde, comme ces bâtisseurs de l'époque romane qui ont su prendre l'innovation à bras le corps, sans trop savoir où ils allaient, pour nous léguer ces monuments extraordinaires ? Plus près de nous, il est amusant de voir que l'histoire du jeu vidéo commence à être retracée par des personnes tout à fait sérieuses qui se penchent sur sa créativité des débuts, et lui confèrent ses lettres de noblesse.

La littérature, quant à elle, jouit en France d'un statut à part dans les arts, ce qui n'est pas le cas partout. En rebrassant les cartes, la numérisation appuie alors sur des sensibilités. Mais les auteurs et les éditeurs ne s'arrêteront pas là, ils sont pleins de ressources et nous sommes très curieux du bouillonnement créatif dont ils seront capables de faire preuve. Nous sommes aussi tout à fait prêts à les accompagner en ce sens.

ActuaLitté : Merci beaucoup pour cet entretien.

Actialuna : Avec plaisir. [NdR : Oui, je sais, tout le plaisir était pour moi...]

eBookZ 2 : le piratage de livres en France sous surveillance

Le MOTif continue de pondre des études qui cassent les idées reçues



Le 20 octobre 2009, Le MOTif frappait fort, avec une étude EbookZ, portant sur le piratage de livres numériques, où Gilles Deleuze apparaissait comme le plus victime des réseaux internautiques...

Moins d'un an après, un prélude à la suite d'Ebookz vient de paraître, sous le vigilant regard de Cécile Moscovitz, réunissant les approches conjointes de Mathias Daval et Rémi Douine. Elle propose cette fois de passer au crible les différentes plateformes, étudiées entre mai et juin 2010, à travers un échantillon de best-sellers. Premier constat, sur la somme des ouvrages inventoriés, un sur cinq est disponible en téléchargement, légal ou non.

Manque cruelle d'offre. Tout court.

« La conclusion est simple : d'un côté, l'offre légale, sur l'ensemble des ouvrages de référence dont nous nous sommes servis, est trop faible et représente très peu, alors que nous avons volontairement choisi des livres issus des classements meilleures ventes. D'autre part, l'offre illégale vient vraiment concurrencer celle des plateformes, et pallier ses manques. Trop de titres sont encore disponibles en version illégale sans que l'on ne trouve leur pendant légal », explique Mathias Daval. Et l'on en revient toujours au même constat, ce qui est piraté ce sont les best qui n'ont pas d'offre légale.

Pour les réseaux choisis, dans l'offre légale, on retrouvera les plus classiques, depuis FNAC, en passant par Virgin, Apple, Lektiv-Ecriture, Bibliosurf, et ainsi de suite. Seul Éden Reader pour iPad n'est pas comptabilisé, puisque présenté plus tard. Pour le moment, si les plateformes légales se multiplient, et que l'on en verra d'autres sortir, les catalogues restent humbles. Tous éditeurs confondus, cela représenterait moins de 10 % des titres papier disponibles – entre 60 et 70.000 titres, soit 2,4 % du chiffre d'affaires...

Apporter des outils de compréhension

Sauf que tout cela avance : « Le numérique devient un marché à part entière, et nous sommes entrés dans l'année 1. L'intérêt du MOTif aujourd'hui est d'étudier et donner aux professionnels des outils pour réagir », précise Vincent Monadé, le Président. « Il s'agit d'apporter, avec ce cadre de recherches que nous souhaitons mettre en place, qui est quasi opérationnel, des données objectives, avec une visée neutre. »

Dans le cadre des plateformes illégales, l'étude note également plusieurs points : si l'on ne ressent pas d'exclusivité des catalogues – on trouve tout – l'accès à un livre dépend (dans le cadre des réseaux Torrent) à la demande et l'offre. Or, si d'un côté, on peut facilement accéder à un ebook, ce n'est qu'une fois que l'on a pu se rendre sur ces plateformes. Leur caractère illégal les contraint à un minimum de discrétion, sur les moteurs de recherche. Et la pérennité des liens n'est pas toujours assurée, là où FNAC offrira toujours l'achat de l'ebook en question.

Expérimenter, rater, recommencer, rater mieux...

À ce titre, une triple expérience est menée : se procurer un ebook à partir de trois types de site : vente légale, depuis un site grand public (FNAC), depuis un appareil mobile et depuis une plateforme illégale. Le constat est simple. Si depuis Fnac, on peut acheter des livres numériques, on n'est pas encore arrivé au moment de la lecture après avoir payé. Plusieurs étapes sont nécessaires pour y parvenir, rendant l'achat pénible et décourageant l'être bien intentionné. En revanche, le même test sur iBookstore et un site illégal n'offre pas du tout les mêmes contraintes.

À ce titre, l'observatoire du MOTif publiera prochainement une étude sur les comportements des pirates, que ce soient les téléchargeurs ou ceux qui offrent les livres après numérisation. « Notre intention est également de comprendre comment le téléchargement s'effectue, explique Rémi Douine. Nous aimerions déterminer le périmètre d'action et les variations de la demande. Un tel regard croisé sur les usages pourrait montrer comment se pratique le téléchargement illégal, et selon quels critères il réagit. »

Formats et tarifs

A ce jour, l'offre n'est pas vraiment changée : on retrouve toujours le PDF en format principal dans l'offre illégale, bien que l'ePub, souvent issu d'un fichier craqué, se développe. Le PDF représente 20 % en légal, contre 61,6 % en illégal, tandis que le ePub pèse 48,4 % du légal contre 20,6 % de l'illégal. « Leur présence sur les réseaux ne découle encore que d'actes individuels, voire militants », observe Mathias Daval. Alors pour lutter, les vendeurs proposent des alternatives, encore réduites, pour optimiser et valoriser leur offre :

Couverture 100 % / Sommaire 14,3 % / Extrait 71,4 % / Feuilletage 67,8 %

Il reste bien des efforts à faire pour donner une offre attractive, et plus encore quand on intègre les commentaires (36,7 %), les recommandations (16,7 %) et le piratage d'informations (16,7 %). Tout cela reste encore sous-exploité, et nécessairement à développer pour améliorer l'offre.

Reste enfin la disponibilité des titres : nous évoquions un ouvrage sur cinq, parmi l'échantillon. Au final, 17,3 % des livres du panel sont disponibles en offre légale, contre 27,9 % en offre illégale. C'est d'ailleurs en BD que l'on remarque le plus important écart, avec 10 % des best-sellers en légal, contre 53,3 % en illégal (cette dernière fait d'ailleurs plus cas de téléchargement direct que du peer to peer).



Une production du MOTif distribuée à l'occasion du Salon du livre de Paris 2010

Alors, reste la question du prix. L'écart moyen, note l'étude, est de 18 % entre le prix papier (grand format) et le prix numérique, comme suit :

Romans 31,4 % / Essais 20,3 % / Jeunesse + 2,7 % / Pratique + 6,2 % / BD 47,7 %

Dans le cas du livre de poche, le prix du numérique est inférieur de 6,8 %. Pour Vincent Monadé, seule l'apparition d'un prix unique du livre numérique pourra permettre de fixer l'ensemble de l'industrie. « Je me souviens qu'Alain Absire, l'ancien président de la SGDL estimait que 30 % moins cher pour un fichier homothétique était raisonnable. On a encore une marge de manoeuvre importante là. L'État doit faire vite, parce que les ventes sont conditionnées par cette loi. La commodité du téléchargement illégal découle aussi de ce que l'on fait une offre attractive. Dans tous les sens. » Et surtout permettre aux éditeurs de lutter intelligemment contre le piratage et non en se lançant dans des initiatives qui ne font pas sens.



L'idée reste bien de parvenir à ce que ce monde décolle, confortablement, tout en offrant le meilleur confort pour les utilisateurs... Rendez-vous en septembre pour tout savoir de leurs conclusions. N.G.

Extraits : Ca vous fait rire ?

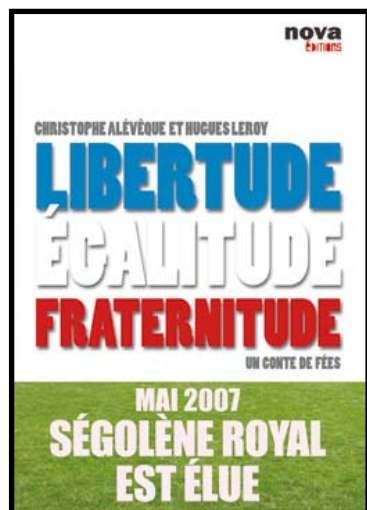
Oh que oui !

Paru chez Sonatine en mai 2008, voici un livre peu commun, qui vous aidera à chasser le cafard de ces journées écrasantes de chaleur. Et si ce n'est pas la chaleur, ce sera la pluie. Dans tous les cas, le livre de Dagsson est une perle que vous ne devez pas rater.



Le coeur de Christophe Alévêque penche entre Royal et Sarkozy

Et c'est Adrien Aszerman, notre reporter de choc, qui tranche dans le vif.



Christophe Alévêque est humoriste et chroniqueur pour Laurent Ruquier. Il va peut-être aussi bosser au Fou du roi. Et il vient de sortir *Libertude, égalité, fraternité* (Nova Editions, 16 €), une uchronie cinglante avec Mme Royal en président... Et tout le monde en prend pour son grade, dans des propos recueillis bruts de décoffrage – ce qui tient de l'euphémisme...

A.A. : Qu'est qui a motivé l'écriture du livre ? L'actualité politique ?

Au départ il s'agit d'une idée de l'éditeur avec lequel on avait déjà écrit un bouquin. L'idée nous a emballés dès le départ, on a vu le conte de fées tout de suite sans se rendre compte de l'étendue du travail qui a failli nous noyer. Il a fallu revoir sur trois ans toute une chronologie, un événement nouveau en amenant un autre, etc., il fallait tout réinventer, tout réécrire. Ça a été une réelle prise de tête. Sans compter la relecture de tous les discours, toutes les déclarations et les programmes de Royal. Ça été énorme. Le livre n'a donc pas été rédigé au fur et à mesure de la survenance des événements...

Non, à part quelques petits événements que l'on a inventés au fur et à mesure de la rédaction, 95 % de la chronologie était déjà écrite. Il fallait que l'on sache où aller... La fin du livre, par contre, sorte de révolution culturelle, est venue au fur et à mesure : on ne l'avait pas au départ. L'ennui dans lequel baignait cette société... ça ne pouvait finir que comme ça.

L'énergie véhiculée par Ségolène Royal fait beaucoup penser à celle que laissait présager Nicolas Sarkozy lors de la présidentielle. Est-ce volontaire ?

Oui, bien sûr. Ce sont deux mondes totalement différents, mais Royal est aussi une grande gesticulatrice. Ses propres actions lui échappent, ce qui n'est de toute façon pas très loin du guignol que l'on a en ce moment. Sarkozy fait aussi une politique qui lui échappe totalement. Il faudrait juste que quelqu'un lui dise.

A.A. : On connaît chez Ségolène Royal une dureté dans sa vie politique qui ne transparaît pas beaucoup dans l'ouvrage ?

Si quand même. Son discours fondateur de la place de la Bastille, le 6 mai, « Prenez vos balais, nettoyez » ... Nous avons voulu le dire au départ, sans insister après. Comme on était vraiment parti dans le conte de fées, tout après devait coller. Reste que « l'ordre juste » apparaît assez souvent et on fait aussi beaucoup intervenir l'armée... L'idée, le principe était plutôt de durcir le trait en partant des trois axes principaux qu'elle a développés pendant la campagne : ce qu'elle appelait l'ordre juste (qui est en fait la morale), la famille et la démocratie dans tous les sens du terme (« vous aurez la parole ») et à tous les niveaux ! On en a fait une caricature de « trop de démocratie tue la démocratie ». C'est pour ça qu'elle disparaît à un moment du livre, pour laisser la place à un « tout le monde parle, personne ne parle », personne ne s'entend.

A.A. : La démocratie est sa meilleure ennemie ?

Tout à fait ! Il est facile de rassembler un million de signatures sur n'importe quelle pétition pour peu qu'elle comporte le nom « pédophile » quelque part. Dans un monde parfait, où tout va bien, il n'y a pas besoin de suffrage universel et personne ne vote. Tout va bien, mais l'abstention atteint 90 %. Nous voulions vraiment nous moquer d'une société atteinte de mollesse et de de défaitude, pessimisme et résignitude.

A.A. : Tu es à ce point pessimiste sur la situation actuelle ?

Les gens ne se rendent pas compte des dégâts réalisés ces trois dernières années. En refaisant la chronologie avec Hugues, on s'est aperçu qu'il y a eu tellement de choses que les gens sont noyés. En relisant, nous avons vraiment été pris de panique en tombant de la petite connerie à l'énorme connerie. Quand le bilan sera fait, ce sera chaud. On retrouve étrangement dans le livre des personnages aux places clés qu'ils occupent dans la réalité. Bruni, Fillon ... Le choix de placer Carla Bruni comme compagne de la présidente était une évidence. C'est une pute qui aurait sucé un handicapé s'il était président (sic !) . Pour Fillon nous avons hésité, mais comme il nous fallait quelqu'un de transparent comme Premier ministre, il s'est imposé.

A.A. : La Royal de fiction apparaît, de par son seul charme, capable de déplacer beaucoup de lignes. C'est un parti pris ?

Nous avons refusé toute censure dans le bouquin. Dans la réalité toute femme joue de son charme et Ségolène Royal plus que toute autre. Elle a tout refait de son physique (visage, silhouette, dentition, chevelure, style vestimentaire...). Soyons quand même lucides sur le fait que les hommes en jouent aussi : Sarkozy, malgré son mètre 52, sans parler de Giscard, Mitterrand... Chirac ! Alors, à l'inverse, pourquoi pas une femme ? Mais est-ce que le charme peut vraiment tout imposer, on sait que non. Même dans sa relation avec Poutine telle que nous la racontons, le charme ne fait pas tout et leurs points communs comptent pour beaucoup : elle est aussi issue d'une famille de militaires ce qui entraîne une admiration réciproque, sans parler de la notion de « l'ordre juste ». Au niveau international, ce sont des gens qui se rendent 10 à 15 % de leur temps dans des endroits paradisiaques. Il y a forcément attraction ou répulsion, comme entre Sarkozy et Obama

A.A. : Finalement la réalité n'aurait-elle pas été plus belle avec Ségolène Royal au pouvoir ?

C'est loin d'être évident et, sur cette question, nous étions avec Hugues en désaccord. Par exemple, sur la seule grippe A, je pense que Royal aurait fait pire que Bachelot, mais Hugues estime qu'elle aurait mieux géré. L'idée du chabichou s'est imposée sur cette base. Dans tous les cas nous ne sommes pas gâtés. Chirac était pourri des pieds à la tête, mais il conservait un côté républicain qui finissait toujours par ressortir. Sarkozy n'a même pas ça. Quant à Royal, en relisant ses déclarations et discours, on a vraiment l'impression de nager dans la folie.

Propos recueillis par Adrien Aszerman.



PHÉBUS • BUCHET • CHASTEL
LIBELLA/MAREN SELL • NOIR SUR BLANC

R e n t r é e l i t t é r a i r e 2 0 1 0

KAMILA SHAMSIE
Nicolas Bokov
Pascal Mercier
Martin Provost
FABienne JACOB
Angélique Villeneuve
FADÉLA HEBBADJ
ROXANA ROBINSON Olga Tokarczuk
Amanda Smyth
VIRGINIA BART
Michael Bracewell
JEAN BERNARD-MAUGIRON
Elif Shafak

© plaineimage/beyond

www.libella.fr

Des libraires pas comme les autres : Capdeville (75012)

« Je défie quelqu'un de lire sérieusement sur un lecteur ebook ! »

Longue barbe blanche et cheveux grisonnants en bataille, Jean Capdeville est un véritable personnage de roman, au milieu des colonnes de livres qui emplissent sa librairie. Installé dans les murs depuis 23 ans, il est pour les habitués du quartier une véritable institution, avec qui converser sur la présence des hirondelles dans la capitale ou le marché de l'édition, les révisions de vacances ou le marché du livre numérique.

Alors que nous conversons, une passante s'arrête devant la porte et s'étonne de l'organisation des livres en piles. Elle regarde à deux fois avant de demander : « c'est une librairie ? »

Éclairez-nous sur votre librairie et son système de piles...

La librairie fait 33m² et compte 23.000 livres, soit autant qu'une Fnac de province comme celle de Mulhouse. Les libraires s'occupent surtout des stocks, obnubilés par un souci de rentabilité des livres, avec un retour sur profit évident. Le système de piles a le gros avantage de contenir plus de livres et la rentabilité au mètre pèse moins. Les éditeurs comme Hachette ou Editis privilégient des stocks importants de livres qui se vendent bien. Ils préfèrent privilégier la quantité plutôt que la qualité : au libraire d'imposer ses choix.

Le système de piles ne dilue-t-il pas le regard de vos clients ?

Tous les titres sont facilement visibles en étant dans le même sens. Cela peut ne pas apparaître évident, mais chaque ouvrage est rangé selon une logique précise. Le 2^e intérêt est, avec 23 000 livres en stock, de ne pas avoir à dire « désolé, je n'ai pas celui-là ». C'est quand même frustrant pour une librairie, non ? Dans une librairie, il doit y avoir des livres. Même si le catalogue de la littérature française est large (1,5 million de livres) j'essaie d'en avoir le plus possible. Quand je passe devant des libraires en province, je

suis toujours étonné de voir de grands rayonnages aux trois quarts vides. Je m'efforce donc de n'être jamais dans cette situation, en faisant notamment appel à un coursier régulier pour mes commandes.

Comment êtes-vous devenu libraire ?

Un vieux rêve d'enfant. J'étais, il y a plus de 25 ans, responsable de la branche marketing d'une grosse société automobile. On m'a un jour offert l'opportunité de partir aux États-Unis, j'ai choisi de devenir libraire. J'ai ouvert dans un premier temps une librairie en banlieue, dans laquelle je suis resté 13 ans. Face au succès j'avais dû embaucher 7 salariés. Mais gérer tout l'administratif me demandait en moyenne 120 heures par semaine. Et j'ai eu envie de retourner aux livres, plutôt que d'être livré à la seule gestion du personnel. J'ai donc décidé de me retirer et d'ouvrir une autre librairie sur Paris, avant de tomber sur ce local, initialement occupé par une boutique de vêtement. Le choix de l'organisation des piles s'est imposé de lui-même, mais j'avais déjà un système de rayons roulants sur 3 étages dans ma précédente librairie.

Avez-vous une conception particulière du métier ?

Le métier de libraire ne consiste pas, pour moi, qu'à gérer des stocks. Conseiller un livre, c'est dresser un portrait psychologique du client en se basant sur peu de choses. Bien sûr, je prends davantage de risques dans les conseils de lectures s'adressant à ma clientèle habituelle.

Être libraire est un métier de vrai passionné. Voyez, toutes les librairies du quartier ont fermé. Servir d'intermédiaire entre le livre et son acheteur, c'est merveilleux. 50 % de la demande concerne des ouvrages évidents, des classiques, ou des succès très connus, que j'ai le plus souvent dans mes colonnes. Le plus difficile concerne le livre qui n'est pas encore un clas-





sique, mais qui marche plutôt bien. Je cherche à créer un équilibre dans mon stock.

Comment se compose votre clientèle ?

J'ai une clientèle fidèle, qui vient souvent me voir pour des livres difficiles tant à lire qu'à trouver. Ils font aussi souvent appel à mes conseils quand il faut faire un cadeau sans savoir les goûts de la personne. Curieusement, mes clients ne viennent pas chez moi acheter des livres « plus faciles », alors que je les vends aussi. J'ai l'impression qu'ils ont honte de venir les acheter chez moi alors que je ne me permettrais pas de les juger. On peut dire que c'est la rançon de la gloire (rires) !

Je dois cependant admettre que ma clientèle vieillit et qu'une partie n'est déjà plus. Le nombre de lecteurs baisse et je vends de moins en moins d'exemplaires de la Pléiade. Les jeunes ne lisent clairement plus autant que leurs aînés et il n'y a plus de grands lecteurs. Sauf quelques exceptions, comme l'une de mes clientes âgées de 17 ans et vient d'avoir 19,56 de moyenne au bac : ses parents m'achètent plusieurs fois par mois des dizaines de livres parfois très abscons pour elle, suivant le rythme de ses lectures.

Pour l'anecdote, ma plus grosse livraison privée a consisté en plus de 100 livres pour le même acheteur. Homme curieux de tout (géologie, mathématiques, histoire) je crois que sa bibliothèque personnelle se compose de 15 ou 20.000 livres. Un autre de mes clients, chercheur vétérinaire, était un véritable passionné de Flaubert et me demandait de lui mettre tout ce qui paraissait du ou sur le père de Madame de Bovary. Il m'est arrivé de garder dans mes piles un livre pendant 11 ans. J'ai fini par le faire réexpédier à l'éditeur

et, le lendemain, un client me l'a demandé... « Avez-vous souffert de la crise ? » Beaucoup. Depuis septembre, nombre de mes concurrents ont fait faillite. Les choses reprennent peu à peu. À l'heure de la crise et des impôts, la lecture est un vrai refuge.

Quel est votre sentiment sur le livre numérique ?

Je n'y crois tout simplement pas. Les e-readers sont des gadgets destinés aux gens qui ne lisent pas. Je défie quelqu'un de lire sérieusement une seule page dessus. Les éditeurs autant que les libraires s'accordent pour penser qu'il s'agit d'une vaste blague. Il est pour moi hors de question de vendre du numérique et je suis convaincu que le phénomène ne va pas durer. Je nuancerais cependant sur l'utilisation du livre numérique pour la recherche. Là, le livre numérique est un outil de travail. Mais croyez-vous que les traducteurs, par exemple, renoncent aux dictionnaires papier ?

Comment voyez-vous la prochaine rentrée littéraire ?

Je peux dire que le cru 2010-2011 est à première vue plutôt bon avec de vraies valeurs sûres. Même si cela n'engage que moi.

La rentrée littéraire demande une logistique importante. Les éditeurs nous présentent leur programmation au mois de juin ce qui nous laisse le temps de lire une partie des livres à l'avance. Il faut tout de même renvoyer un stock de livres de l'année précédente. Et quand on me demande un livre que je viens de renvoyer, ça me fait rager.

B.M. et A.A.



Ciel Liquide, de Karim Madani

Dans un Paris scindé, la Ville Haute et la Ville basse se regardent en chiens de faïence...



Prix : 15,50 €

ISBN : 9782848653679

Pages : 262 pages

Éditeur : Sarbacane eXprim

C'est un soir d'orage sur la Ville Basse et la Ville Haute, mais dans l'une, on vit à l'abri d'une sécurité malade, quand l'autre croule sous les assauts de la drogue, que l'on consomme dans les clubs privés. Aucun dealer ne prendrait le risque de vendre dans la rue, les lois draconiennes ont au moins instillé cette peur. C'est ici que Pharaoh Sanders, un nigérian au physique androgyne a implanté son nouveau business.

Un produit qui colle à l'âme. Mieux : qui la dévoile. Ciel Liquide. Et les premiers tests dans la rue sont concluants. Des pertes de clients potentiellement fidèles, mais qui alimentent la rumeur... un nouveau produit... qui ferait marcher le parapligue et remporter un match de

boxe. Vivement que sa boîte, le Sin City, puisse en proposer aux clients réguliers.

Démentiel. Sauf pour la police, qui trime. Mais elle est tout aussi liée aux cartels et autres mafias que la presse l'est à Google et Apple, les deux magnats qui contrôlent l'information. Allez causer d'indépendance aux pigistes de L'Oeilneuf.fr. Pas évident de raconter l'issue d'un procès quand l'accusé n'est autre qu'un des actionnaires majoritaires, et accessoirement, baron de la famille Salvadone. Oui, la vie est dure pour les journalistes... Pas autant que pour Marvin, un gamin qui devore. Mais qui tue aussi.

Avec des mots. Et pas juste pour vanner. Marvin est discret. Mais acculé, il libère des paroles meurtrières. Qui font exploser le cerveau, littéralement. Pas beau à voir. Ça tombe bien, Sanders est en recherche d'un enfant. La prophétesse camée au crack lui a promis qu'il lui assurerait la maîtrise, le contrôle. Le pouvoir en somme.

Anticipation oblige, cette uchronie si peu fantaisiste qu'on croirait un reportage venu du futur se place dans la lignée des oeuvres de Gibson ou de K. Dick, avec une french touch d'originalité. Fluide en diable, avalé par votre serviteur dans l'après-midi, Ciel Liquide est un petit bijou qui n'est pas de la SF mais une véritable et excellente anticipation dans un Paris pas si loin de nous.

Avec calme et précision, les éléments s'imbriquent autour des mots, de la drogue nouvelle et des ambitions diverses. Rompu aux codes des films de gangsters, autant qu'à l'écriture scénaristique, la trame s'installe sans heurt ni rupture. Un défilement narratif linéaire classique, au service d'un style fulgurant. Le final manque un peu d'éclat à mon goût, sans enlever au plaisir du reste. Un infiltré démasqué qui se fait jeter dans un fleuve, la tentative d'intimidation de la pègre archaïque, l'explosion de Marvin harcelé par ses camarades de classe... autant de repères indispensables à l'ambiance pour les amateurs. Et cette drogue délirante, quasi directement puisée dans l'imaginaire de Dick enrobe la réalité d'un tout autre sens.

Toutes les strates sociales y passent, dans une vision prophétique si juste de notre futur. Les iPhone 7 y côtoient des types fans de tuning, rafistolant de vieilles DS... les flics ont les mains liées par leur hiérarchie asservie aux politiques, eux-mêmes pris par la mafia ou les mégacorporations. Rien n'échappe à ce monde en perdition, et personne ne peut compter s'en sortir indemne. Brillant. Vicieux, mais brillant.

Puissant, intelligent et rudement bien tourné, *Ciel Liquide* est le bouquin qui manquait à cette fin d'année, avant de se plonger dans la rudesse d'une rentrée littéraire massive. Et surtout, qui se continuera avec une suite, plus primitive... **N.G.**



Montana 1948, de Larry Watson

Ou quand la famille se déchire.

**larry
watson**
montana 1948



Prix : 8 €

ISBN : 9782351785010

Pages : 176 pages

Éditeur : Gallmeister

Les plaines, un désert. Le vent souffle dans le Montana ; fort en hiver, puissant en été, tout le temps en fait. Sur les collines qui bordent la ville les Indiens survivent loin des Blancs, en toile de fond d'une histoire si vraie qu'elle devait faire roman. Quand ils sont en ville, ils ont des noms à coucher dehors, sont respectables et ne disent rien, sinon oui d'un signe de tête pour repartir plus vite d'où ils viennent. Ils traînent leurs peaux mates et leurs mains calleuses, tannées par le soleil : tout cela reste loin, dans un monde inconnu de la civilisation.

Tenir un rang, une position dans une société et dans une ville, au sein d'une hiérarchie et dans l'ordre du travail, à Bentreck, est une vérité qui s'apprend au quotidien. La jus-

tice, main armée de la tradition, est appliquée dans le comté par Wesley Hayden, loyauté et fidélité à la loi incarnées. Dans les rues, au comptoir du tripot, au tribunal ; dans les bras de sa femme, et dans les yeux de son fils, il est la justice. Rien de moins. Sa famille le respecte pour cela, qu'importe son diplôme d'avocat qui lui permettrait de prétendre à des fonctions plus importantes. Il a fait le choix d'une vie droite, posée au milieu du Montana, pour aider les gens de la région.

Car à Bentreck son métier serésume à enregistrer quelques rares plaintes sans importance, débusquer les voleurs à la petite semaine et repêcher des corps sans vie abandonnés le long des voies de chemin de fer.

Puisqu'il faut un nœud pour dénouer un roman et un protagoniste pour vivre l'aventure qui se tisse autour, ce sera l'histoire de David Hayden, fils et petit-fils de sheriff, et de Mary Little Soldier, une Indienne au service de la maison familiale. Elle est magnifique dans les yeux de l'enfant. C'est la jeune fille au pair des paradis de l'enfance, celle qui vous prend par la main pour vous bercer doucement les soirs d'été brûlants, quand on n'arrive pas à s'endormir. Mary est une sorte de territoire imprévisible, elle est comme un soleil dans la nuit. Elle n'a rien à foutre là. Elle va très simplement disparaître après une maladie terriblement bénigne, une bête pneumonie.

David conçoit d'autant plus difficilement la disparition de sa légende d'un mètre quatre vingt, que son

oncle, médecin attiré du comté, la soignait. Qu'il a aussi vu l'oncle repartir discrètement de la maison par la porte de derrière le jour de sa mort, et feindre de n'être pas sorti de chez lui. A quel moment David a-t-il commencé à comprendre, à laisser s'immiscer en lui le doute sur sa famille ? En saisissant les discussions de ses parents sur les activités louches de l'oncle irréprochable, héros de guerre et fils modèle ?

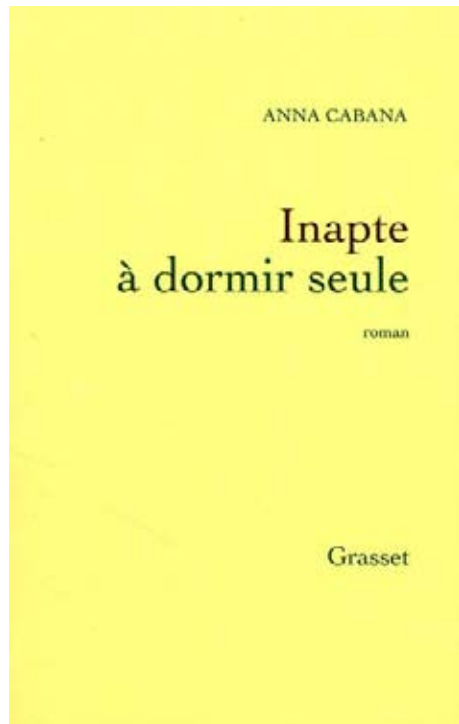
Ah, Mary... Quel besoin avais-tu de t'effaroucher quand l'oncle Hayden vint te soigner ? Pourquoi refuser cette main tendue, entre tes cuisses ? Ils n'ont jamais rien compris à la médecine moderne ces Indiens.

Parlez-leur des heures de gesticulations insensées devant un brasero, de jeter de l'encens dans les flammes, et surtout pas de stéthoscope, de pénicilline ou de toucher rectal. Voilà ce qu'aurait dû saisir le jeune David du haut de ses douze ans. Au lieu de ça, il a vu la déchirure profonde et irréparable entre le cadet et le benjamin ; le père et l'oncle ; la justice et la famille.

Le château de carte s'est abattu d'un seul coup sous ses yeux, laissant derrière lui un nuage de fumée qui prit la forme d'un visage, celui de Mary Little Soldier. Juvénile image d'un passé insaisissable. Elle n'aura jamais trente ans, Mary, n'aura jamais d'enfants, Mary, ne sera jamais vengé, Mary. C'est sûr. Cette histoire, dont je ne dévoile que le début, finit dans le sang et les larmes. Bien sûr. **N.R.**

Inapte à dormir seule, Anna Cabanna

Les enjeux de l'amour et du hasard.



Prix : 15 €

ISBN : 9782246770312

Pages : 184 pages

Editeur : Grasset

Les tempes moites, submergée de bouffées de chaleur, Eva est au bord de l'évanouissement. Sa meilleure amie lui tient la main, pendant que son témoin lui prodigue d'ultimes conseils. Eva est-elle une criminelle à la veille de comparaître en Cour d'Assises ?

Non, Eva est sur le point de se marier. Alors qu'elle patiente, le temps pour le rabbin de faire son entrée, Eva se remémore les moments marquants de son histoire, personnelle et amoureuse. Fille d'immigrés juifs, elle a toujours eu enfant à cœur de gommer tout ce qui pouvait la différencier de ses camarades d'école.

Eva s'acharne à maîtriser parfaitement la langue, les bonnes manières à la française. Adulte, elle est

actrice de théâtre, mais reste peu sûre d'elle et change de partenaire comme de paire de chaussures.

Le modèle familial n'est pas fait pour la rassurer. Ses parents ont divorcé alors qu'elle était encore très jeune et aucun d'eux n'a voulu assumer son éducation, préférant confier leur fille à un psychothérapeute.

Eva est une passionnée. Elle a peur qu'on l'enchaîne, de se perdre, qu'on ne sache la comprendre, qu'elle ne soit pas à la hauteur... Un maels-tröm de craintes l'emprisonnait, jusqu'à ce que bien sûr elle ait rencontré son futur époux. Lui est plus âgé, plus expérimenté que l'émotive Eva et certain que leur histoire est placée sous une bonne étoile

La découverte de l'amour, le vrai, le bon, a-t-il apaisé la demoiselle ? Non, bien au contraire. Au seuil de la synagogue, Eva hésite encore...

Il faut bien l'avouer, le trait semble assez gros. L'héroïne cumule

des caractéristiques plus vraies que nature, telle une princesse au petit pois des temps modernes. Eva ressemble à une chanteuse d'opéra, chantant les clameurs tragiques de l'amour selon Marie-Claire.

Pourtant, les réflexions qu'Anna Cabanna prête à ce personnage outré ont sonné incroyablement juste à mes oreilles. Que ce soit ses considérations sur l'enfance, l'amour ou l'acceptation de la différence. Eva dans ses excès se révèle au fond terriblement « normale ».

Car, qui peut se réclamer conforme au modèle familial occidental ? Même marié, avec deux enfants, un chien et deux voitures, qui n'a jamais eu d'aventure extra-conjugale, jamais été tenté de passer ses enfants par la fenêtre et de partir loin, en laissant le chien ?

Peut-être parce que, tout bien pesé, l'humain est une somme de contradictions, de sueur et de sang mêlé et pas une intelligence artificielle. C.E.



Jour J t. 2 – Paris secteur soviétique

Marteau et faucille exigés à l'entrée.



Jean-Pierre Pecau, Fred Duval et Gaël Sejourné
Delcourt / 55 pages / 13,95 € / 9782756018683

La Seconde Guerre mondiale n'a pas aussi bien tourné qu'on aurait pu le croire. La France a vu ses alliés piétiner lamentablement dans une tentative ratée de débarquement, en Provence. Mais les forces allemandes ont été plus puissantes, et c'est finalement grâce à l'armée rouge que la victoire a pu être obtenue.

Et voilà que Paris est scindée, zone communiste au nord, plus ou moins libre au sud. La Seine sert de mur de la honte. Le pays est en proie aux campagnes d'espionnages aiguës. Dans ce contexte, le capitaine Émile Saint-Elme va se retrouver engagé par l'autre côté pour enquêter sur une série de meurtres abominables. Les Américains veulent que cette série de morts cesse. Et les appuis parisiens du capitaine les intéressent.

C'est sans compter les implications politiques sous-jacentes de cette histoire : l'affaire dépasse de bien loin la mort de quelques femmes...

Alors, d'abord, direction la page 19, pour découvrir un personnage qui ressemblerait fortement à un président français contemporain dont le mandat finit en 2012... Ensuite... pas grand-chose à reprocher à cette BD. Sérieuse, bien menée, et très classique, elle joue sur une uchronie de bon aloi, et très cohérente.

Découpage très habituel, rythme et scénario de très bonne facture. Les amateurs d'histoire s'y retrouveront autant que les autres. Ce tome 2 poursuit une excellente lancée de Delcourt, qui a décidé de revisiter l'histoire mondiale de fond en comble. Et puis, la tour Eiffel à moitié détruite... ça a de la gueule tout de même. **N.G.**



New Harlem t. 3 – Revisionnisme

Oubliez Central Park.



Eric Corbeyran et Tiberly
Glénat / 56 pages / 13,50 € / 9782723465069

La série *Uchronie[s]* dessine depuis ses premiers tomes une fresque impressionnante de relation temporelle, d'interaction entre les mondes, mais jusqu'alors, elle n'avait pas posé clairement les bases d'influences spatiales. Ni réellement fourni d'éléments sur les altérations de passages d'une réalité à l'autre pour les personnages. Et pourtant...

Dans le monde de Harlem, Zack, ce prescient capable de voir le passé, a su recueillir l'adhésion de la Fraternité blanche, et la tentative d'assassinat n'aura finalement pas abouti, malgré ce que laissait penser le précédent tome. Dans le coma, Zack se replonge dans son passé et nous éclaire largement sur les origines de ces déplacements spatiaux temporels, jusqu'à envisager une certaine ubiquité...

Durant ce temps, Tia mène une enquête pour tenter de renverser le cours des choses. La situation politique n'est pas des plus clémentes, l'opposition noire cherche à déstabiliser l'image de Zack auprès du public. Il faut redécouvrir le passé.

Bon, si je continue, très personnellement, de ne pas apprécier le dessin et les pains qu'il comporte – les personnages ne sont vraiment plus soignés – le scénario de ce titre tient toujours autant ses promesses. Et surtout, les révélations qui nous parviennent donnent un tout autre sens à cette trilogie, liant inextricablement ses univers. Passionnant !

Malgré le rythme plus lent, on perçoit l'ambiance lourde et les réponses qui se déploient progressivement. Simple dommage pour ce dessin... **N.G.**

Entre Platon, Dick et Cronenberg, le rêve et le réel, avec *Inception*

Alors que la tendance est à l'adaptation de BD en films, la démarche est plutôt originale.

La réalité, le rêve, les manipulations de l'esprit... des thèmes chers à la littérature de science-fiction, tout particulièrement et plus encore à des auteurs comme Philip K. Dick, pour qui l'introduction d'une réalité nouvelle ne marque pas forcément l'abandon des précédentes (voir *Ubik*...). Avec *Inception*, le cinéma hollywoodien nous gratifie d'un nouveau blockbuster, mais de talent. Celui de Leonardo DiCaprio, brillantissime, et qui pousse le bon goût jusqu'à ne pas éclipser les autres acteurs, leur laissant un véritable champ d'action...

L'intrigue se résume sur un ticket de métro : ce n'est pas cela qui compte. Un homme, Léo, en l'occurrence, est engagé pour implanter une idée dans l'esprit du futur héritier d'une supra-corporation. Pour ce faire, un kidnapping et hop, on va plonger dans ses rêves pour lui faire rentrer l'idée au plus profond de lui-même. On bascule de strate en strate, toujours plus profondément dans l'inconscient, pour que l'idée – il doit dissoudre l'empire de son père – prenne racine et grandisse, jusqu'à devenir sienne. Qu'elle soit ancrée jusqu'à l'appropriation complète.

Simplissime, non ? Et pourtant, la réalisation vous en met plein les yeux. Parce qu'il faut rendre dans l'esprit du spectateur une double réalité, spatiale et temporelle, tout cela dans des séquences oniriques qui glissent, glissent, glissent... Pour faire simple : on reprend *La vie est un songe* de Calderon, mais qui ne joue que sur une seule strate oniri-



que. Mais là, réalité et rêve coexistent, dans une dualité simple. Avec *Inception*, on s'approche définitivement de K. Dick, et du Dieu venu du Centaure, où en prenant la drogue ramenée par Palmer Eldritch, on ne sait définitivement plus quand on a quitté les mondes fantasmés pour retrouver la réalité partagée par tous.

D'autant que le recours, dans le film, à un puissant sédatif qui permet de maintenir le rêve et de garantir la réussite de l'opération, rapproche plus encore de l'usage fait des stupéfiants dans ce livre du romancier américain.

Alors évidemment, un thème pareil ramène à un *Matrix*, nettement moins complexe, là encore, puisque toujours dual : la Matrice d'un côté, le monde réel de l'autre. Pilule bleue contre pilule rouge. Avec *Inception*, tout cela prend la dimension d'une poupée russe : elles s'imbriquent parfaitement les unes dans les autres, mais révèlent toutes une nouvelle réalité... rêvée. Et c'est particulièrement bon.

Difficile de passer également à côté du mythe de la Caverne de Platon dans cette histoire. La réalité que nous prenons pour vraie, n'est que la projection d'ombres sur une paroi et prisonniers de chaînes, nous sommes incapables de nous détourner de ces apparences que nous prenons pour authentiques. Là encore, *Inception* dépasse ce manichéisme : un plan, dans un plan, imbriqué dans un rêve, qui lui-même fait suite à d'autres... Tout cela se concrétise plus encore dans la fin du film, où le spectateur pourra enrager de se dire qu'il n'a pas toutes les cartes en main. Et c'est tant mieux.

Enfin, sans la dimension vidéo-ludique du film, mais avec cette connexion qui articule les actions des rêveurs, impossible de ne pas penser à *eXistenZ*. La console qui relie les personnes entre elles, pour les faire entrer dans un univers de jeu inédit, dont le réalisme est frappant. L'interactivité commune, les répercussions des actes sur les autres joueurs et la perspective d'un jeu dans le jeu rejoint complètement la thématique abordée dans *Inception*. Avec un budget de 200

millions \$ pour sa réalisation, le film place toutefois la barre encore plus haut, non pas simplement en effets spéciaux (encore que la scène en apesanteur dans un hôtel à des échos de *2001 Odyssée de l'espace* vertigineux), mais bien en action dramatique.

Enfin, immanquablement, on retrouve l'ambiance de manipulation si chère à *Dark City*, ce monde mouvant où des extraterrestres sont à la recherche de ce que peut être l'âme humaine. Ils structurent pour ce faire tout un monde, chaque nuit modifié, avec une dimension architecturale, au sens propre comme figuré, qui n'est pas si éloignée de celle d'*Inception*.

Pour conclure et élargir un peu, n'hésitez pas à replonger dans *Les Invisibles* de Grant Morrison, le monsieur qui avait signé avec

Dave McKean une exceptionnelle *Batman, L'asile d'Arkham*, dans lequel la réalité n'est plus vraiment celle à laquelle on peut se raccrocher... Un titre phare de l'auteur, immanquable pour approfondir le sujet...

Passer une vie à tenter de retrouver un passé quitté précipitamment,



courir après des rêves et des rêveurs, des idées à voler, tout cela pour retrouver sa place au sein d'une famille déchirée par un suicide... *Inception* a définitivement tout d'un grand et magnifique film. In-

telligent, fin, subtil et qui dissimule sous une apparente complexité, une formidable histoire sur le remord et la culpabilité qui rongent une existence – chose manifeste, à moins d'avoir le QI d'une huître faisandée sur le sable d'un désert saharien (lien vidéo, quand on n'est pas équipé, faut pas tenter de penser...) – le film de Christopher Nolan excelle sur tous les plans.

Et bien loin de nécessiter l'ensemble des références citées, quoiqu'assez classiques, le film n'est pas un patchwork de ces oeuvres. Il a son identité propre, forte et magnifique. Après tout, ce qui importe, c'est que les rêves auxquels on tient le plus parviennent à se réaliser... quel que soit le niveau de la réalité où ils y parviennent...

N.G.



Bibliographie conseillée

Philip K. Dick, *Ubik* et *Le Dieu venu du Centaure*
 Bruno Bettelheim, *Psychanalyse de contes de fées*
 Platon, *L'Allégorie de la Caverne*, Livre VII de *La République*
 Calderon, *La vie est un songe*
 Grant Morrison, *Les invisibles*

Filmographie suggérée

eXistenZ, par David Cronenberg
 Matrix, par les frères Wachowski
 Le Festin nu, adapté librement de l'oeuvre de William Burroughs, par David Cronenberg
 2001, Odyssée de l'Espace, de Stanley Kubrick
 Dark City, de Alex Proyas